SCHNITZER (*Edouard*), Médecin, naturaliste et gouverneur de l'Equatoria, plus connu sous le nom d'Emin Hakim, Emin Bey ou Emin Pacha [Oppeln (Silésie), 28.3.1840 - Utiawembe, 23.10.1892]. Il était d'origine israélite.

Gradué à Berlin, il part pour Constantinople, où il prend du service auprès du Gouvernement turc. En 1865, il est chargé du service de la quarantaine à Antivari. De 1870 à 1874, il occupe divers postes officiels en Albanie du Nord et en Anatolie. Il adopte un nom turc et épouse les idées avancées du parti de la Réforme. Devenu suspect pour cette raison, il part en 1875 pour l'Egypte. Son titre de médecin et sa connaissance des langues le font désigner pour le Soudan, alors administré par Gordon pour l'Egypte. Envoyé à Khartoum, où il arrive le 3 décembre 1875, il est nommé chirurgien du Gouvernement dans l'Hat-el-Estiva ou Equatoria, la province équatoriale du Soudan, avec résidence à Lado. Il y devient populaire sous le nom d'Emin Hakim (le médecin fidèle). Homme de confiance de Gordon, il est parfois appelé auprès de lui à Khartoum et chargé de missions, notamment auprès de Mtésa, le potentat noir de l'Uganda. En 1879, il succède à Ibrahim Fawzi comme Gouverneur de l'Equatoria, avec rang de Pacha.

L'histoire du gouvernement d'Emin Pacha au Soudan est celle de la lutte d'un homme plein d'excellentes intentions, scrupuleux, ordonné, mais faible, contre une camarilla d'officiers et de fonctionnaires tarés, cauteleux, hypocrites, qui, avec force démonstrations de respect, finissent par le dominer complètement. Tant qu'il put rester en communication avec Khartoum, le nouveau gouverneur essaya de réformer les méthodes d'une administration qui, ne payant pas ses fonctionnaires, les obligeait à se payer eux-mêmes sur le pays. Après 1882, les derviches s'étant emparés du reste du Soudan, à l'exception de Khartoum, Emin doit abandonner la plus grande partie de sa province et battre en retraite vers le Sud. Lorsque Stanley le rejoignit, il ne conservait plus qu'une faible bande de territoire le long du Nil, entre Wadelaï et le lac Albert. Dans ce dernier refuge il se maintenait depuis cinq ans, trop à l'écart pour que les derviches songeassent sérieusement à l'attaquer, et ausssi indépendant que possible, puisque après la chute de Khartoum et la mort de Gordon, en janvier 1885, le Gouvernement égyptien lui avait notifié par lettre l'abandon du Soudan et l'avait ainsi pratiquement déchargé de toute allégeance.

En 1889, la situation d'Emin était grave, mais non désespérée. On avait eu en Europe de ses nouvelles par Junker, qui était passé par chez lui en rentrant de son exploration de l'Uele, et par le missionnaire anglais Mackay, établi en Uganda, sur le lac Victoria, avec qui Emin était en relations suivies. S'il appelait au secours, c'était surtout pour qu'on lui donnât les moyens de tenir et d'évacuer une partie des réfugiés égyptiens et soudanais, au nombre de 4.000, dont il était encombré. Il se croyait abandonné par le Khédive et il avait écrit à Schweinfurth une lettre dans laquelle il lui demandait d'intéresser à sa cause soit le roi Léopold II, soit le Cardinal Lavigerie. La conséquence de ces démarches fut la préparation de plusieurs expéditions de secours à la fois en Italie (Massari), en Autriche (O. Lenz), en Angleterre (Stanley) et en Allemagne (Wissmann). Dans cette émulation généreuse, ce fut le comité anglais qui arriva bon premier, car il bénéficiait à la fois de l'incomparable dynamisme de Stanley, de l'appui financier du Gouvernement égyptien et des facilités d'acheminement et de transport que lui offrit spontanément l'Etat Indépendant du Congo, c'est-à-dire le Roi Léopold.

Stanley a raconté, dans les deux volumes intitulés : « Dans les ténèbres de l'Afrique » (*In darkest Continent*, 1890), les péripéties de cette expédition mémorable. La préparation en fut très laborieuse. Les soldats furent, comme c'était alors la règle, recrutés à Zanzibar. Pour faciliter l'engagement des porteurs dans la région des Falls, alors dominée par les Arabes esclavagistes, il avait paru essentiel de s'assurer le concours de Tippo-Tip. Celui-ci était précisément alors à Zanzibar. On le transporta, avec sa suite de 80 personnes, d'abord par mer de Zanzibar à Banane, puis sur le Fleuve, de Banane aux Stanley-Falls. C'était là un gros sacrifice d'argent dont on ne profita guère, car le rusé sultan, dont la duplicité était du reste bien connue, ne mit aucun empressement à rendre les services qu'on attendait de lui. Faute de porteurs, Stanley dut partir en avant, le 28 juin 1887, avec 389 hommes seulement, dont 6 Européens, laissant à Yambuya, sur l'Aruwimi, une arrière-garde, confiée au major Barttelot, qui ne devait jamais le rejoindre, car il se passa près d'un an avant qu'elle se mît en route. Encore fut-ce dans des conditions lamentables, puisque, peu après son départ, elle dut s'arrêter, décimée par la faim et la maladie, tandis que son chef, Barttelot, était assassiné par un des hommes enfin fournis par Tippo-Tip.

Stanley, de son côté, s'était porté en avant en remontant le cours de l'Aruwimi, puis de l'Ituri, dans un pays alors totalement inexploré et généralement en pleine forêt vierge. La caravane avançait péniblement par voie d'eau ou par voie de terre, repoussant péniblement les attaques des indigènes. Quand elle atteignit enfin le lac Albert, en janvier 1888, elle était à bout de souffle. La présence d'Emin lui fut signalée à Tunguru, à l'extrémité Nord du lac; mais avant d'établir le contact avec lui, Stanley jugea prudent de s'installer dans un camp retranché, non loin du site actuel d'Irumu (1). Ce camp, dénommé par lui Fort Bodo, il devait l'utiliser pendant une quinzaine de mois, période pendant laquelle il rencontra à diverses reprises Emin Pacha et qu'il employa également à des reconnaissances. Il refit notamment une bonne partie du chemin parcouru à l'arrivée, pour aller recueillir les débris de son arrière-garde.

Si l'on suit dans la relation de Stanley le détail des entrevues qu'il eut avec Emin, on se rend compte du malentendu qui s'établit dès l'abord entre les deux hommes et qui alla dans la suite jusqu'à dégénérer en une antipathie plus ou moins avouée. Entre l'Anglais énergique, impulsif, s'exprimant sans détours et souffrant peu la contradiction, et l'Allemand indécis, ondoyant, formaliste, sacrifiant les réalités de la vie à la curiosité scientifique, scrupuleux à l'excès et en même temps pénétré du fatalisme de l'Islam dans lequel il vivait baigné depuis des années, la compréhension et la bonne entente étaient difficiles. Stanley, sur la foi des bruits courant en Europe sur la situation désespérée du Pacha, avait bravé bien des périls pour venir à son secours. Mais la réalité était assez différente. Ce qui menaçait Emin, ce n'étaient plus les mahdistes, mais bien plutôt l'amenuisement progressif de ses ressources et l'indiscipline, voire la trahison toujours latente de ses lieutenants égyptiens et de ses soldats soudanais, qui le considéraient comme une sorte d'otage et espéraient se servir de lui pour rentrer en Egypte par la voie du Nil.

(1) M. R. Gérard, Commissaire du District de Kibali-Ituri, a tout récemment retrouvé les vestiges de ce camp à 120 m. au Sud-Ouest du kil. 552 de la route Stanleyville-Ikumu.

Stanley eut beaucoup de peine à venir à bout des hésitations de cet homme par trop confiant et à le décider au départ. Il était en mesure de lui offrir trois voies de retraite pour lui et ceux de ses gens disposés à l'accompagner : La première le conduisait sur les rives du lac Victoria, dans un pays virtuellement soumis à l'influence anglaise. La deuxième lui était proposée par le Roi Léopold, qui désirait lui confier, moyennant un traitement et des subsides, le gouvernement de la partie nord-orientale de l'Etat Indépendant, celle qui correspond aux bassins de l'Ituri et du Haut Uele, où le Gouvernement égyptien avait eu autrefois des postes avancés que le Pacha avait eu l'occasion de visiter. La troisième le ramenait à Zanzibar, en attendant de regagner l'Egypte par voie de mer, tous frais à charge du budget de l'expédition et du Khédive, qui s'engageait à reprendre à son service tous les rescapés de l'Equatoria. Emin finit par choisir cette troisième proposition, de bien mauvais gré d'ailleurs, car il savait encourir ainsi la réprobation de ses administrés, dont bien peu se décidèrent à le suivre.

En conséquence, ce fut le 10 avril 1889 seulement que Stanley, escortant Emin et son adjoint le capitaine Casati, put quitter les parages du lac Albert et se diriger vers le Sud. La caravane comprenait près de 1.200 personnes, soldats, porteurs, femmes et enfants, et elle traînait avec elle de nombreux bagages et 235 têtes de bétail. Elle ne pouvait avancer que lentement. Le 17 mai on se trouvait encore sur la Semliki, dont il fallut disputer le passage aux indigènes wanyoro. Puis on commença à contourner par le Sud le massif du Ruwenzori qui de ce côté domine de haut le lac Edouard. Ce massif neigeux, dont plusieurs sommets dépassent 5.000 m. d'altitude, était vaguement connu des Anciens sous le nom de Monts de la Lune. Stanley, le premier, l'avait entrevu des abords du lac Albert, à une distance de 120 km. Ses prédécesseurs sur le même lac, Sir Samuel Baker en 1864, Gessi en 1876, ne s'étaient même pas doutés de la présence du géant, presque toujours enveloppé de brumes, et Stanley lui-même n'avait pas été plus heureux, lors de l'incursion rapide qu'il avait faite en 1876, lors de sa grande traversée transcontinentale, jusqu'au lac Edouard. Cette fois il voulut compléter ses informations en envoyant un de ses officiers, le capitaine Stairs, faire l'ascension de la montagne en compagnie d'Emin. Celui-ci lâcha pied dès le début, mais Stairs, pourtant dépourvu d'un équipement approprié, atteignit l'altitude de 3.260 m., estimant à 5.060 m. celle du pic qu'il avait encore devant lui et qu'il dut renoncer à escalader.

Stanley n'était pas très désireux de s'attarder sur le lac Edouard, où il pouvait être à tout instant attaqué. Emin lui laissait du reste l'entière responsabilité du convoi et consacrait tout son temps à la chasse des spécimens d'histoire naturelle, particulièrement des oiseaux et des insectes ce qui n'était pas sans provoquer, de la part des Britanniques, mainte réflexion ironique ou indignée.

Il fallut sept mois encore pour accomplir le long voyage jusqu'à la côte. Le 4 décembre 1889, Stanley, Emin et leurs compagnons arrivaient à Bagamoyo, en face de l'île de Zanzibar. Ils y furent accueillis par le major allemand Wissmann, l'explorateur du Kasai, à ce moment Commissaire impérial pour l'Afrique orientale, dont il commençait la conquête.

Plusieurs navires allemands étaient rassemblés en face de Bagamoyo. Une fête fut organisée en l'honneur des voyageurs, mais, le soir, au cours du banquet qui suivit, Emin fut victime d'un accident. Trompé par l'obscurité, il fit une chute de plusieurs mètres et dut être transporté à l'hôpital dans un état si alarmant que pendant quelque temps on craignit pour sa vie. Ce fut à ce moment qu'il cessa de voir Stanley. Celui-ci raconte qu'il ne put

même pas rendre visite à Emin blessé. S'attendant, après sa convalescence, à devoir le ramener en Egypte, il fut stupéfait d'apprendre, au bout de quelques jours, qu'il n'en était plus question, car le Pacha abandonnait le service du Khédive pour entrer à celui du gouvernement allemand.

Que s'était-il passé ? On peut supposer qu'Emin Pacha en avait assez de la tutelle de Stanley, qu'il avait bien été obligé de subir jusque-là, et qu'il profita de la première occasion pour s'en affranchir. Cette occasion, les compatriotes qu'il venait de rencontrer à Bagamoyo, surtout Wissmann, s'empressaient de la lui fournir, car ils désiraient le confisquer au profit de l'influence allemande.

Pendant qu'avait lieu cette volte-face dont il était loin de se douter, Stanley gagnait seul Zanzibar et il y prenait une mesure qui devait avoir dans la suite les conséquences les plus funestes pour celui qu'il croyait définitivement sauvé. Apprenant qu'une somme importante était consignée au nom de Tippo-Tip chez un négociant de la place, il fit, devant le juge consulaire, opposition au paiement de cette somme, sur laquelle il prétendait récupérer les frais inutiles que le chef arabe avait occasionnés à son expédition. Tippo-Tip ne devait jamais pardonner cet acte, qui le lésait gravement, et, quand il en fut informé, il enveloppa dans le même ressentiment Emin et Stanley.

Le Dr Franz Stuhlmann, dans son livre « Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika », déclare que c'est bien Wissmann qui parla le premier à Emin de l'expédition projetée pour étendre l'influence allemande dans la région des lacs Victoria et Albert. Ce qui est étonnant et dénote chez l'ancien Pacha une inconscience profonde, c'est qu'il accepta de prendre la tête d'une telle expédition et de retourner, de gaieté de cœur, dans le guêpier dont Stanley venait de le retirer à grand'peine au prix de nombreuses vies humaines, sans parler d'une dépense de 625.000 fr., somme énorme pour l'époque. Wissmann est à peine moins coupable, car il ne pouvait guère ignorer que des négociations étaient en cours entre l'Allemagne et l'Angleterre pour délimiter les zones d'influence dans la région qu'il ambitionnait de rattacher à l'Allemagne, grâce au prestige supposé d'Emin. L'expédition était à peine partie que, en juillet 1890, un accord intervenait, aux termes duquel les territoires situés au Nord du 1er degré de latitude Sud, comprenant les lacs Albert et Edouard, passaient définitivement sous contrôle britannique.

Toujours est-il que cette expédition, qui bientôt n'allait plus avoir de raison d'être, quitta Bagamoyo le 26 avril 1890 avec un certain appareil militaire. Elle comprenait 7 Européens, 150 ascaris et environ 400 porteurs. Elle se parait officiellement de l'étiquette antiesclavagiste et, de fait, elle eut un petit engagement sur la rive méridionale du lac Victoria avec des traitants dont elle mit en liberté les captifs. Mais, bientôt après elle se dirigea franchement au Nord, suivant la rive occidentale du lac jusqu'au moment où, ayant atteint la baie de Murchison, elle se heurta à une force britannique commandée par le capitaine Lugard, qui avait déjà passé des traités avec les chefs waganda de la région. Elle jugea alors opportun de rétrograder et de se porter vers l'Ouest, reprenant en sens inverse le chemin suivi par Stanley autour du Ruwenzori. Finalement, par la Semliki, elle arriva au lac Albert, objectif des ambitions allemandes basées sur la coopération d'Emin.

Toutefois, si, à Bagamoyo, on avait pu se faire des illusions sur le prestige exercé par l'ancien gouverneur sur ceux qu'il avait naguère administrés, il fallut déchanter lorsqu'on se trouva sur place. Devant Emin, toujours aussi confiant qu'impuissant, les récriminations recommencèrent et les défections suivirent. De guerre lasse, les Allemands, qui, entretemps, avaient été informés de l'accord intervenu au sujet de la frontière, se résolurent au départ. Leur seule satisfaction avait été de déployer pour la première fois le drapeau du Reich sur les rives du lac Victoria. Quant aux lacs Edouard et Albert et à l'extension rêvée vers l'ancienne Equatoria, il fallait y renoncer définitivement.

Il n'y a pas d'apparence qu'Emin ressentit cette déconvenue, qui aurait dû le toucher personnellement. Le 10 décembre 1891, usant de ses pouvoirs de chef de l'expédition, il enjoignit au Dr Stuhlmann, qui avait le grade de lieutenant, de prendre le chemin du retour avec le gros des troupes, se réservant de le suivre avec le reste, comprenant surtout des malades, dès qu'il aurait pu se procurer des porteurs.

Que faut-il penser de cette attitude, sur laquelle on ne possède que la version Stuhlmann, du reste assez vague ? Emin, laissé à ses seules forces, devait être à peu près incapable de se tirer d'affaire; mais s'en est-il rendu compte ? Peut-être est-il resté en obéissant au point d'honneur qui force un capitaine à rester le dernier sur son navire en perdition. Peut-être avait-il un dessein secret et suivait-il des instructions de Wissmann lui prescrivant de pénétrer au Congo pour chercher de ce côté une compensation aux ambitions allemandes ? Ce qui semble donner corps à cette dernière hypothèse, c'est la tentative de Stokes, qui eut lieu deux années plus tard par la même voie. Toujours est-il que, dès le début de 1892, nous voyons brusquement Emin se joindre à une caravane de traitants arabes qui, par l'Ituri et la Lindi, se dirigeait vers les Falls.

C'était là le dernier voyage de cet éternel indécis et déjà la destinée le poussait vers sa fin tragique. Accompagné de ses derniers soldats, mais retardé par ses compagnons de voyage, il n'avançait qu'à petites journées. Le 28 juin, il n'était encore qu'à Ipoto, près de Kilonga-Longa, et le 14 octobre, au village Utiawembe, dépendant du chef Kinena et situé dans le territoire actuel de Lubutu, District de Stanleyville. Arrivé à ce point, l'Arabe Said ben Abid, qui avait fait route avec lui, conseilla au Pacha de s'arrêter, pendant que lui-même irait à Kirundu prévenir son maître Kibonge et lui demander l'accès du Fleuve.

Or, Kibonge était le lieutenant de Tippo-Tip et il avait reçu de son chef, ulcéré par la saisie de son argent à Zanzibar, l'ordre de se montrer impitoyable pour tous les Blancs et particulièrement pour tous ceux qui avaient accompagné Stanley à la côte orientale. En même temps qu'il envoyait à Kinena le sauf-conduit demandé, il lui donnait pour Emin un ordre de mort. Ce qui suivit a été raconté par les assassins eux-mêmes. Kinena et deux de ses complices pénétrèrent dans la case d'Emin, après avoir éloigné les sentinelles sous un prétexte quelconque. Ils se jetèrent sur le malheureux en lui criant qu'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres de Kibonge. Les dernières paroles d'Emin furent : « Tuez-moi, je suis sans défense, mais souvenez-vous que les Européens me vengeront ». Après sa mort on lui coupa la tête pour l'envoyer à Kibonge.

C'est presque au même moment que Dhanis attaquait sur le Lomami. La guerre arabe débutait et, dans le cours des événements qui suivirent, Emin, comme il l'avait prédit, fut amplement vengé. Kibonge et ses gens, chassés de Kirundu, furent poursuivis sur la Lowa et atteints par Ponthier qui les battit en juillet et en août 1893. Kibonge, réfugié à Nyangwe, s'en échappa lors de la prise de la ville par Dhanis et s'enfuit vers Ipoto. Tombé par trahison entre les mains de Lothaire, il fut jugé et condamné à mort le 9 janvier 1894. Après la lecture du jugement, il déclara avec force : « Je reconnais avoir tué Emin. Je suis prêt à mourir ». Quelques instants après, il était fusillé.

Les objets personnels du Pacha, récupérés à la prise de Nyangwe, furent ramenés en Europe et remis au Gouvernement allemand par le baron Dhanis. Les plus précieux sont ses cahiers de notes, publiés depuis, couverts de sa fine et petite écriture, toujours méticuleusement tenus. Emin s'intéressait à tous les détails de la route et il était le plus consciencieux des observateurs. Il est caractéristique que la dernière entrée faite sur son journal, très peu de temps avant sa mort, soit : « Le baromètre monte rapidement ».

Stanley a fait d'Emin un portrait caractéristique : « Je m'étais attendu », dit-il, « à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge, éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille ».

Le peu que nous avons dit plus haut montre que, sous cet aspect placide, l'homme cachait un caractère complexe et rempli de contradictions. Stanley, qui a eu tout le loisir de l'observer, consacre un chapitre entier de son livre à une analyse au bout de laquelle il avoue qu'il n'a pas réussi à débrouiller cette énigme vivante. Ce qui est certain c'est qu'Emin possédait les qualités du savant et du fonctionnaire plutôt que celles du conducteur d'hommes et du guerrier. Le rôle historique que lui ont imposé les événements auxquels il a été mêlé, dépassait singulièrement sa taille. Mais il était brave et orgueilleux et il trouva tout naturel d'assumer ce rôle sans se rendre compte des imperfections qu'il laissait apparaître et qui n'étaient que trop visibles pour son entourage. Nul plus que lui n'a mérité de se voir appliquer l'adage: « Grand homme pour le monde, mais petit pour ses serviteurs ».

20 avril 1948.
R. Cambier.

Emin Pacha, *Eine Sammlung von Reisebriefen und Berichten Dr. Emin Pascha's aus den ehemals aegyptischen Aequatorialprovinzen und deren Grenzländern*, Leipzig, Brockhaus, 1888. — Emin Pacha, *Die Tagebücher*, Berlin, Westermann, 1917. — Emin Pacha, *Emin Pasha in Central Africa, being a collection of his letters and journal*, London, 1888. — Emin Pacha, *Journal einer Reise von Mrüli nach der Hauptstadt Unyoro's mit Bemerkungen über Land und Leute, Pet. Mitt.*, 1899. — Emin Pacha, *Reisen zwischen dem Victoria- und Albert Nyanza See*, 1881, Id., 1882. — *Rundreise durch die Mudiriè Rohl, Id.*, 1883. — *Reise im Westen des Bahr-el-Djebel*, oct.-déc. 1882, *Id.*, 1883. — Stanley, H.-M., *In darkest Continent*, London, 1890. Tr. franc. *Dans les ténèbres de l'Afrique*, 2 vol., Paris, Hachette, 1890. — Casati, G., *Dix années en Equatoria*, Paris, Didot, 1892. — Dr. Stuhlmann, Franz, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, Berlin, Dietrich Reimer, 1894. — Peters, Carl, *New light on Dark Africa, being the narrative of the German Emin Pasha Expedition*, tr. Dulcken, London, Ward, Lock and Co, 1891. — Mounteney Jephson, A.-J.-M., *Emin Pacha et la rebellion à l'Equateur*, Paris, Hachette, 1891. — Schweinfurth, G., Ratzel, F., Felkin, R. and Hartlaub, G., *Emin Pasha in Central Africa*, tr. Felkin, London, Phillip, 1888. — J. Schott

Keltie, *La délivrance d'Emin Pacha d'après les lettres de H.-M. Stanley*, Paris, Hachette, 1890. — Bourne, E., *The other side of the Emin Pasha relief expedition, Trib. cong.*, 26 mars 1903. —

Inst. roy. colon. belge
Biographie Coloniale Belge,
T. I, 1948, col. 826-835

Lotar, R.-P., *Souvenirs de l'Uele*, *Rev. Congo*, 1933-1934. — Brode, H., *Tippo-Tip*, London, 1907. *Un voyage d'exploration au Lac Albert par Emin Pacha*, *Bull. Soc. R. Belge géogr.*, 1887. — *Mort d'Emin Pacha*, *Id.*, 1893. — *Enc. Brit.* (1946), art. Emin Pasha. — *A propos des documents d'Emin Pacha*, *Mouvement géogr.*, 1912. — Manning, Olivia, *The remarkable expedition. The Story of Stanley's rescue of Emin Pasha from Equatorial Africa*, London, Heineman, 1947.